







# L'homme de chevet

## Du même auteur

- Nouvelles du Nord*, Le Dilettante, 1984.  
*Manfred ou l'hésitation*, Seuil, 1985.  
*Duo forte*, Grasset, 1989 ; J'ai Lu, 2001.  
*L'Ange de Bénarès*, Flammarion, 1993.  
*Bruits de cœurs*, Les Silènes, 1994.  
*La Belle Jardinière*, 1994.  
*L'Homme de chevet*, Flammarion, 1995 ; J'ai Lu, 2002.  
*La Tolérance*, dessins de Jean-Marie Queneau, Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte, 1995.  
*Deux Poèmes*, dessins de Jean-Marie Queneau, Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte, 1996.  
*En compagnie des femmes*, Le Dilettante, 1996.  
*Mademoiselle Chambon*, Flammarion, 1996 ; J'ai Lu, 1999 ; GF, 2002.  
*Jours en douce*, Flohic éditions, 1997.  
*On dirait une actrice*, Librio, 1997.  
*Bienvenue parmi nous*, Flammarion, 1998 ; J'ai Lu, 2000.  
*Les Cabanes*, dessins de Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte, 2000.  
*La Correspondante*, Flammarion, 2000 ; J'ai Lu, 2002.  
*Masculins singuliers*, 2001.  
*Hongroise*, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2004.  
*L'Histoire de Chirac*, Flammarion, 2003 ; J'ai Lu, 2005.  
*Les Sentiers délicats*, Le Dilettante, 2005.  
*La Baigne*, Seuil, 2007 ; Points Seuil, 2008.  
*De loin on dirait une île*, La Dilettante, 2008.  
*Bella Ciao*, Seuil, 2009.

Éric Holder

L'homme de chevet

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2009.  
ISBN : 978-2-0812-2934-1

« Le premier jour après une mort, la neuve absence  
Est toujours la même ; nous devrions avoir souci  
Les uns des autres, nous devrions avoir de la bonté,  
Pendant qu'il en est encore temps. »

Philip LARKIN, *La Tondeuse*.  
(Traduction de Jacques Nassif)



C'est l'histoire d'un homme qui a la mémoire courte.

Ses souvenirs – s'il veut bien se souvenir – n'ont pas le même âge que lui. Il a trente ans, il a un an. Restent vingt-neuf années auxquelles il ne touche plus. Qu'il a remisées dans une cave dont il a jeté la clef.

Cette mémoire, il peut la dater. Approximativement, mais il peut la dater. Elle naîtrait il y a un an, donc à la mi-septembre, dirait-il.

Il voit qu'il fait encore chaud. Il est descendu du centre-ville à pied, pour économiser le bus. De la sueur perle à la racine de ses cheveux, qu'il porte courts, et tache sa chemise à l'endroit des aisselles. Il éponge son front du plat de la main, puis passe celle-ci sous son nez pour voir si cela sent la bière ou l'alcool. Cela ne sent rien.

La rue serpente entre des pavillons. Des thuyas nains, dans dix ans, masqueront les

jardins. Pour l'heure, on aperçoit des barbecues, des jouets que les enfants ont abandonnés sur les pelouses. Des jeunes chiens tirent sur leurs chaînes.

Devant le numéro vingt-cinq, il vérifie qu'il ne se trompe pas d'adresse. Il a trouvé l'annonce dans un journal gratuit qui s'appelle *Le 13*, parce qu'on est dans les Bouches-du-Rhône. Il s'est demandé si ça lui porterait chance. Mais à ce compte, tous les habitants du département auraient eu de la chance. La sueur a émiétté le morceau de journal dans la poche arrière de son pantalon. À côté de la sonnette ne figure qu'un prénom : Muriel.

C'est un homme qui lui ouvre. Vous êtes le quatrième, dit-il. Puis : asseyez-vous là. Il montre trois chaises disposées autour d'une table ronde. Sur la table, il y a des magazines, comme chez le médecin. Il flotte d'ailleurs dans l'air une odeur médicale.

Avant de le laisser, l'homme désigne une porte. Elle est là. Elle est occupée avec quelqu'un. Elle n'en a plus pour longtemps.

Dans la pièce, des rideaux tirés donnent un peu de fraîcheur. Il examine la pièce, mais il n'y a pas grand-chose à regarder. Une prise, près d'une plinthe, pendouille au bout de son fil. La table est bancal.

Enfin la porte s'ouvre. Une jeune fille sort. C'est son tour.

Muriel le regarde avancer avec gaucherie, depuis son lit. Elle est allongée les bras le long du corps. Deux oreillers soutiennent sa tête. Le drap qui la recouvre a un peu glissé, et découvre un de ses pieds en même temps qu'un bout de la sangle qui les maintient.

Ne sachant quelle contenance prendre, il a rejoint le bout du lit. Il s'est planté là, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, les épaules remontées, comme s'il avait froid.

Vous êtes un homme, dit-elle, je veux dire, d'habitude il n'y a que des filles qui se présentent. Elles tiennent trois jours, parfois une semaine. Je voudrais que vous sachiez ça tout de suite, avant de vous engager, j'ai besoin de quelqu'un qui ne disparaisse pas dans trois jours.

Vous avez des notions d'infirmier ? Non ? Ça n'a pas d'importance. Aucune de celles qui viennent n'a de notions d'infirmier. On les forme. Elles partent sans prévenir. Il faut à nouveau passer une annonce, faire un choix. C'est épuisant.

Elle a un geste du menton pour repousser le drap qui la gêne. Cela ne vous ennuie pas de... ? Il s'approche d'elle. Très lentement, il le rabat jusqu'aux épaules. Je ne suis pas en sucre, dit-elle. Elle a senti son parfum d'eau de Cologne à bon marché et vu, à travers la chemise, la

patte-d'oie, à la naissance de l'épaule, que dessine son pectoral.

Est-ce que vous savez faire la cuisine ? C'est important.

Enfin, le plus difficile, pour vous, ce sera de me, il faudra me nettoyer.

J'ai eu un enfant, commence-t-il. Ce n'est pas ce qu'il voulait dire. Ce qu'il voulait dire, c'est : j'ai l'habitude de faire à manger et de nettoyer. C'était sorti tout seul. Déjà, Muriel le regarde avec cet air méfiant des gens qui détestent qu'on leur raconte une vie.

Enfin, qu'est-ce qui pourrait faire que je vous emploie ? Vous avez un talent spécial ? Il répond qu'il a vu une prise qui fichait le camp, dans le séjour, et que la table est bancale. Il ne connaît pas le reste de la maison, mais il est sûr qu'elle réclame d'autres travaux. C'est un bricoleur.

Dans l'entrée, l'homme, qui a écouté à la porte, lui serre la main. Je suis son père, je suis ravi, je suis certain que vous ferez l'affaire. Vous croyez en Dieu, jeune homme ? Non ? Elle non plus. Moi, je continue de croire. C'est arrivé dans un accident de voiture, il y a quatre ans. Ce n'était pas moi qui conduisais.

Il habite dans le vieux centre-ville, une chambre au-dessous des toits. Avant de rentrer, il fait le compte de ce qui lui reste : à peine

vingt francs. Il peut acheter un pack de bière, ou payer deux demis dans un bar.

Cela ne suffit pas. Il est à jeun depuis le matin. Il pénètre dans une pharmacie et demande un flacon d'alcool modifié. Dans une épicerie, il achète une boîte de Coca-Cola.

L'unique fenêtre de sa chambre ne donne pas sur la rue, mais côté cour. Elle domine d'autres toits, des terrasses où du linge sèche, l'arrière d'une église. Il serait incapable de dire pourquoi ce paysage lui plaît. Peut-être parce qu'il l'a regardé tout un été, sans rien faire d'autre. Ce paysage n'est ni agréable, ni désagréable. Il s'est attaché à lui parce qu'il est là, voilà tout.

Il avait placé devant la fenêtre une petite table recouverte de papier cadeau punaisé, ainsi qu'une chaise. Il s'y assoit en regardant le soir descendre. Il boit un peu de Coca et le remplace dans la boîte, à mesure, par de l'alcool. Au début, le Coca masque le goût du tartrate. À la fin, on ne sent plus le goût.



Les soins de Muriel nécessitaient deux gardes-malades qui se succédaient par roulement. Marie, malgré ce qu'avait dit Muriel, était là depuis trois ans.

Quand il vint prendre son service, Marie lui montra leur chambre. Il y avait un lit et un matelas par terre. Pour ce soir, dit-elle, je resterai avec vous. Faites bien attention à ce que je vous apprendrai. Demain, il faudra vous débrouiller seul. Elle ajouta : j'ai compté, vous êtes la trente et unième personne que je forme. D'habitude, ce sont des étudiantes. C'est une curieuse idée, d'avoir pris un homme.

Elle haussa les épaules. Remarquez, ça lui fera peut-être les pieds.

Elle lui montra également la cuisine, et les endroits où l'on rangeait les ustensiles, les épices, les réserves. Il y avait des étiquettes sur

les tiroirs, marquées « couverts », « électroména ». Dans les placards, les objets voisinaient loin les uns des autres, avec du vide entre eux, comme dans les maisons de location, au bord de la mer. C'était sale derrière le Frigidaire et dans les coins.

Muriel appela Marie. Il calcula le temps que celle-ci mettait à atteindre la chambre. Il avait repéré une flasque de rhum inentamée dans la réserve. Il l'ouvrit, en but la moitié, avant de la replacer ailleurs, parmi des condiments et d'autres bouteilles qui servaient en cuisine. Déjà, Marie revenait.

Muriel avait demandé qu'il aille dans le jardin. Il restait une ou deux heures de jour ; puisque Marie était là, il y trouverait peut-être à s'employer.

C'était un carré de pelouse semblable à tous ceux de la rue. L'herbe était fraîchement tondue. Des thuyas nains le fermaient sur deux des côtés, le troisième était formé par des rosiers chétifs, mal taillés, et dont les feuilles jaunissaient. Il donnait directement sur la chambre de Muriel, à l'arrière de la maison. On y accédait par une baie vitrée.

Il alla y frapper. Entrez, dit Muriel. On avait posé un livre sur une sorte de lutrin qui enjambait son lit. Elle le lisait à l'aide d'une baguette serrée entre ses dents, et avec laquelle elle tournait les pages. Elle la tenait à présent au coin

des lèvres, comme un long cigare, afin de pouvoir parler. Oui ? demanda-t-elle.

Voilà... J'ai pensé... Enfin, il n'y a rien à faire au jardin. Mais peut-être que ce ne serait pas mal de préparer une plate-bande en rond, au milieu du gazon. C'est encore le moment de planter. De votre fenêtre, vous verriez... Mais c'est comme vous voulez.

Elle eut un mouvement sec de la tête en pointant la baguette vers le jardin, vous allez me trouver des fleurs ce soir ?

Non, bien sûr. Il faut désherber, retourner la terre demain. Peut-être encore après-demain. Les fleurs, dans quatre ou cinq jours.

Elle était revenue à son livre, elle ne l'écoutait plus. Pas question, dit-elle. Je vous fais confiance pour remuer la terre. Au moment de planter, vous ne serez plus là. Je ne tiens pas à avoir un tumulus au milieu du jardin.

Il ignorait le sens du mot « tumulus ». Il restait contre la baie vitrée, les mains dans les poches de son pantalon, les épaules remontées.

Si vous ne savez pas quoi faire, allez donc sarcler les rosiers. Et bon sang, je vous en prie, ne passez plus par la porte-fenêtre.

Elle le vit traverser le jardin avec une binette qui semblait trop petite pour lui, ou trop frêle. Il attaqua la terre, sous les rosiers, avec trop de

violence, les lèvres serrées, et quand il rencontrait un obstacle, celui-ci lui tirait un « han » qu'on entendait de la maison. Il fut bientôt en bras de chemise.

Elle avait abandonné son livre et regardait son dos saillir dans l'effort, ses jambes se tendre à la verticale. Elle appela Marie, et demanda qu'elle aille lui apporter une bière fraîche. Elle la vit traverser le jardin dans un sens, puis dans l'autre. Lui attendit que Marie fût partie pour la boire.

Il lui tournait le dos, un dos qui se découpait à présent sombre sur le ciel pâle. Il était campé, pieds écartés, une main sur la hanche, et regardait elle ne savait quoi, au-delà des rosiers. De temps en temps, sans lâcher la bouteille, il passait le revers de son autre main sur son front. Elle guettait ce moment précis où, dans le mouvement, la manche repliée de sa chemise glissait le long de son avant-bras pour atteindre le coude.

Il prépara le dîner. Ce fut Marie qui lui donna à manger, pendant qu'elle regardait la télévision. Il aurait aimé savoir si sa cuisine lui plaisait. Mais elle ne fit aucun commentaire.

Quand il eut fini la vaisselle, quand il eut balayé la cuisine, il se retrouva désœuvré. Il avait achevé le reste du rhum, et caché la bouteille vide au fond de la poubelle, sous des épiluchures. Il erra dans l'appartement. La porte de Muriel était ouverte, elle regardait un film, Marie assise à côté d'elle, sur

le lit. Il entra lui aussi, et se rencogna en faisant le moins de bruit possible contre la baie vitrée dont on avait tiré les rideaux. La télévision était fixée sur un plateau en hauteur, dans le mur, comme à l'hôpital. C'était un film américain. Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda Muriel. Il regagna la cuisine.

Il avait pris le matelas par terre. La lumière était déjà éteinte quand Marie rentra dans la chambre. Il entendit le bruit des chaussures qu'elle laissa tomber en les enlevant, celui du sommier quand elle s'allongea. Vous dormez ? demanda-t-elle, puis, sans attendre la réponse : il y a une percussion à trois heures, j'ai mis le réveil à sonner dix minutes avant, pour que vous soyez prêt. Il s'endormit en rêvant à des situations qu'avait fait naître ce mot étrange : percussion.

Ne prenez pas de notes, disait-elle, cela ne sert à rien. J'en ai connu qui se croyaient à un cours. Ou alors elles ne pouvaient rien apprendre autrement.

Elle avait ôté le drap et la couverture qui recouvraient Muriel, ne lui laissant que le T-shirt qu'elle portait pour dormir. Elle releva celui-ci sans ménagement jusqu'à la poitrine.

On ne sait pas si elle dort. Toutes les nuits, depuis quatre ans... Elle est dans un état entre les deux. Elle m'entend et elle ne m'entend pas. Passez-moi le bassin.



N° d'édition : L.01ELJN000277.N001  
Dépôt légal : octobre 2009